

Rwanda

« Toi aussi, tu viens tuer ? »

Nyundo

Envoyé spécial
Frack Johannès

SUR LE SOL, un petit cahier d'écolier au papier un peu jaune. Le cahier d'une toute jeune fille qui a soigneusement écrit, là, ce qu'il lui fallait savoir sur l'amour, en soulignant les mots importants en rouge. Tendre mélange de journal intime et de conseils pratiques, de naïves réflexions et de notes à faire rougir une bonne soeur. « Rien n'est plus beau que l'âge de l'adolescence », « Tu es la seule créature qui sois joyeuse à m'enchâter », « Il ne faut pas accepter que les garçons touchent les seins ou les baisent. » Plus un joli tableau sur la « signification des dates des règles. »

Le cahier est resté ouvert par terre et flotte sur dix centimètres de livres, de papiers, de manuels. Le carrelage du laboratoire de chimie a été brisé, les plafonds crevés, les armoires pillées. Au tableau, une partition pour cor et alto, dessinée à la craie, pour la « visite épiscopale ». Le silence est profond. Du jardin monte le parfum des roses patiemment entretenues par les pères. La vie, ici, s'est arrêtée le 7 avril au matin, au lendemain de l'assassinat du président du Rwanda, lorsque les milices hutues ont attaqué l'évêché de Nyundo. Et deux sentinelles, la machette à la main, gardent avec embarras les immenses couloirs du séminaire, sans savoir, aujourd'hui, comment vivre à l'ombre du massacre.

L'abbé a appris la nouvelle de l'assassinat du général-major Habyarimana le jeudi 7 avril, à 6 heures du matin. Il est tutsi et a tout de suite compris pourquoi il y avait tant de monde dehors, derrière les murs du séminaire et du lycée. Heureusement, c'était les vacances, les gamins n'étaient pas à l'école. Les hommes des milices hutues, les militants de la C.D.R., la Coalition pour la Défense de la République, la fraction la plus dure des extrémistes, étaient là, à crier des injures, avec des fusils, des machettes, des grenades, distribués par le bourgmestre, le maire du village.

« Mais il y avait aussi des voisins, des gens que je connaissais. Ils nous ont attaqués. Ils ont commencé à tuer. » Neuf d'entre eux, sept prêtres tutsis,

une soeur et l'évêque, réfugiés au diocèse, au sommet de la colline, près de la cathédrale, s'en sont sortis. Pendant qu'en bas, au séminaire, on massacrait. Cinquante personnes ont perdu la vie, des prêtres, des professeurs, leurs femmes, leurs enfants.

« Je viens piller, comme les autres »

Le bourgmestre hutu de Rubavu, la commune voisine, n'oubliera pas non plus la guerre. La gêne l'emporte, et il n'ose trop se réjouir de cette belle victoire sur les complices du Front patriotique rwandais, les rebelles tutsis qui avancent à marche forcée sur le Rwanda. « Nous avons découvert, depuis longtemps, de la documentation du F.P.R., explique Marc Mpozembizi. Nous savions que, parmi les prêtres tutsis de l'évêché, il y avait des agents du F.P.R., mais nous manquions de preuves vraiment convaincantes. Après l'assassinat du Président, la population est intervenue pour faire cesser le soutien aux terroristes qui l'avaient tué. J'ai essayé de la calmer. Cela n'a pas été possible. »

La journée de vendredi a été consacrée au pillage. Il a fallu du temps. Le séminaire est grand. On a emporté jusqu'aux cuvettes des W.C. Les massacres ont repris le samedi, vers 15 heures. 341 morts, selon les comptes des pères. « Ils étaient près de 2 000 autour de nous, raconte l'abbé. Des gens manipulés, ballottés par le mensonge, des petits commerçants, des gens aisés. Je disais aux jeunes que je connaissais : « Toi aussi, tu viens tuer ? » L'un m'a répondu : « Je viens piller comme les autres. Ne m'en tiens pas rigueur. »

L'évêque savait que le drame couvait. « Quand j'ai appris qu'on avait distribué des armes à la population, explique Mgr Wenceslas Kalibushi, j'ai dit que ça n'était pas bien, qu'on courait à la catastrophe. » Lui est hutu, mais on ne lui a jamais pardonné d'avoir accueilli, sous son toit, près de 400 réfugiés tutsis. « Nous avons toujours veillé à recevoir tous les réfugiés, sans distinction. Les miliciens voulaient que je repousse les Tutsis, mais, moi, j'ai été envoyé par Dieu auprès de tous. » L'évêque, après le pre-

mier jour de massacres, a ouvert la cathédrale aux rescapés, 250 à 300 personnes. Les gendarmes ont pris position autour de l'évêché.

« Ils sont arrivés dans un combi, vendredi matin, des miliciens et des militaires, et ont demandé à me voir, explique Mgr Kalibushi. Ils ont dit que je devais venir avec eux. Ils m'appelaient « Tutsi ». Je savais bien que ce n'était pas pour autre chose que m'assassiner. » Il a été conduit au cimetière de Gisenyi, la ville voisine, près d'une fosse commune que l'évêque n'a même pas vue. Puis le colonel Anatole Nsengiyumva, l'homme fort de Gisenyi, pris d'une inspiration subite, l'a fait monter dans sa voiture et l'a emmené à l'hôtel Méridien. L'abbé, lui, a jeté des pierres pour couvrir sa fuite et détalé dans la colline.

« J'ai été caché dans une famille hutue pendant trois jours. Le quatrième, ils m'ont dit que les maisons allaient être fouillées et qu'il fallait partir. J'ai passé une nuit chez un bourgmestre qui m'a conduit au Méridien. »

« Nous avons été gardés par Dieu »

Au Méridien, où s'est réfugié le gouvernement provisoire, il a fallu attendre. L'évêque a demandé au préfet d'évacuer les neuf rescapés au Zaïre. Pas de réponse pendant deux mois. Et l'angoisse qu'on vienne les chercher. « Nous avons été gardés par Dieu », assure l'évêque. Pas tous. Dans la cathédrale de Nyundo, sur la colline, on pillait aussi, tous les jours. Le 1^{er} mai, les miliciens ont attaqué la cathédrale à la grenade et fini à la machette. Personne n'imaginait qu'il y ait un survivant. Le 19 juin, le préfet s'est enfin réveillé. Les forces armées rwandaises ont emmené les sept prêtres, la soeur et l'évêque à Goma, au Zaïre. Trente-et-un des 70 prêtres du diocèse de Nyundo ont été tués par leurs ouailles, et l'abbé s'interroge.

« Nous n'avons peut-être pas su évangéliser en profondeur. Il y avait déjà eu des massacres dans ma famille, en 1990. Mais je suis prêt à pardonner, même aux miliciens. Qui allons-nous juger ? Le coupable, c'est la dictature qui était en place. » Lui, comme l'évêque, est prêt à retourner au Rwanda, une fois la guerre terminée. « C'est une

épidémie comme une autre, dit paisiblement Mgr Kalibushi. Tout le monde n'est pas touché par une épidémie. »

Nyundo, depuis, tente de vivre avec le fantôme de cet Oradour-sur-Glane, la cathédrale, où nul n'a, depuis, pu mettre les pieds. Le responsable du secteur a déposé les cadavres dans les trois fosses septiques du séminaire, de grandes cuves de béton, à côté d'un champ de patates douces, le long d'un muret où somnolent quelques lézards. Officiellement, les sentinelles sont là pour empêcher les pillages. Elles veillent aussi à ce qu'on n'aille pas soulever la dalle des fosses.

« Très peu de gens ont été tués, affirme le bourgmestre. Beaucoup ont pu s'enfuir, les autres ont été interrogés. » Et que sont-ils devenus ? « Eh bien, les blessés ont été soignés et ils ont pu partir, bien sûr ! »

On aurait découvert un poste émetteur à l'évêché pour donner des renseignements au F.P.R. Personne ne sait où il est passé. Quatre cents Hutus ont été, depuis, installés dans le lycée, des déplacés qui fuient les combats et sont pleins, eux, de récits de massacres du F.P.R. dans leur région.

Dans les deux villages autour de Nyundo, Rubavu et Kahawa, une poignée de rescapés tutsis se terrent depuis trois mois chez des amis hutus, en attendant d'improbables secours. L'abbé connaît les noms des quelques familles qui les cachent, mais que faire ? Les faire évacuer par les Français, c'est tuer les Hutus qui les ont protégés. Chacun sait qu'on liquidera les complices des complices. Le bourgmestre le reconnaît volontiers : « On se dit qu'il y a encore des infiltrés du F.P.R. à Rubavu et nous restons vigilants. »

Dans le séminaire vitrifié, les sentinelles marchent sur des monceaux de littérature pieuse, regardent, sans le voir, le cahier d'un gamin qui ne finira pas cette année son cours d'histoire. Il en était à la Deuxième guerre mondiale et avait très proprement noté que l'Italie mussolinienne, là-bas, en Europe, c'était « le cumul de tous les pouvoirs entre les mains d'un chef. »